

Voici les familles qui arrivent. Rien de commun avec les visites aux hôpitaux, cela tiendrait plutôt des promenades aux cimetières. On apporte une bouteille de bière au lieu d'un pot de géranium, c'est tout.

Pourquoi viennent-elles? Celle-ci parce que le cœur le lui commande. Une autre parce que les voisins trouveraient drôle qu'on n'allât pas voir le parent. Pour s'éviter des remords aussi. Tout cela est sans espoir. Ce n'est guère encourageant non plus.

La famille représente un monde lointain pour le fou. Les fous polis ne le marquent pas brutalement.

—Eh bien! tu n'es pas content de me voir?

S'il est content, il ne le dit pas.

—Tu sais, ton frère vient de mourir.

—C'est qu'il a bien chaud où il est.

Ils sont deux déments précoces sur un banc. Cette catégorie est encore sociable. Seul, l'un reçoit une visite.

—Tu es heureux de me voir?

—Eh oui! ma femme!

Sa femme lui tend une côtelette de porc. Il la mange:

—C'est bon? demande la femme.

—J'aimerais mieux mes bottes de chasse, répond l'homme.

Le second a la figure triste. La chance du voisin met son malheur en lumière. A côté d'une tombe fleurie, il paraît en être une autre où s'est fané un bouquet que personne ne viendra enlever.

Les fous ne sont pas seuls à ne pas voir les réalités.

—La Sainte Vierge! dit ce malade, à sa mère, la Sainte Vierge, tu comprends...

—Au lieu de penser à cette Sainte Vierge, fait la mère, tu ferais mieux de t'occuper de ta femme et de tes trois enfants.

Ce qui prouve que si l'on enferme les fous, on laisse des idiots en liberté!

Deux vieilles se ressemblent: deux soeurs. Un panier est entre elles. C'est un panier d'abondance. A une heure de l'après-midi, elles mangeaient. A deux heures également.

—Madame Servin, dit la religieuse, vous allez encore être malade ce soir.

Mme Servin a la bouche trop occupée, sa soeur répond pour elle:

—Mieux vaut vomir que maigrir.

Quelle noce!

Elles enfournent viandes, gâteaux, tout à la fois. Au juste, quelle est la folle?

—Je me le demande, fait l'interne. Je devrais établir un roulement et garder l'une et l'autre tour à tour.

—Pas de sitôt, mon petit brun, j'ai encore quatre sous, moi, et la pension de mon époux, alors?

A sa soeur:

—Mange, Adélaïde, tu en as pour quatre jours.

Voici une silhouette qui chatoie, jeune femme pressée et parfumée. Elle monte à l'infirmerie.

—Madame, lui dit le docteur, la situation est assez sombre.

—Qu'appellez-vous sombre?

—Votre mari n'en a plus pour longtemps.

—Eh! docteur, quelle importance cela a-t-il? fait la dame. Il sera mieux et moi aussi.

Et la dame ajoute pour elle-même:

—Depuis longtemps, c'est un mort pour moi.

Des cris rageurs éclatent: "Arrière! Cachez-vous dans le placard à balais! Mettez un masque! Arrachez-vous la ressemblance. Je vous reconnais, vous, le fils de cet homme, vous, le père de ce fils! Mâles qui faites du mal. Psitt! Psitt! Glou-ou-Glou!"

C'est une femme qui accueille ainsi son mari et son enfant. Elle était calme depuis plusieurs jours. La vue des siens remonta son délire.

L'homme la regarde: il est tout pâle. Serré contre le père, le gosse pleure.

La délirante se sauve au bout du jardin. Père et fils attendent un moment, puis ils la rejoignent avec précaution. Elle les voit qui s'approchent. Elle ramasse des cailloux et les lapide.

—Papa, demande l'enfant, pourquoi lui fait-on toujours manger de la mauvaise nourriture à la maman?

Une nouvelle visiteuse arrive. Elle vient voir sa fille. La soeur lui conseille de repartir.

—Remettez-lui toujours cette boîte de ma part. Je vais attendre.

La soeur passe dans la cour du quartier. La fille est occupée à chanter.

—De la part de votre mère, dit la soeur.

L'envoi semble fournir un nouveau thème à sa chanson. Elle chante:

—Poison du regard! Poison de la boi-oi-oi-te.

A pas dansants, elle gagne le milieu de la cour, et laisse tomber la boîte, délicatement, dans la fosse.

—A-t-elle mangé ses oranges? demande la mère à la soeur qui revient.

—Elle les mangera, madame...

Celle-ci ne prend pas de détour. Son mari s'approche, elle le gifle.

Ce mari en a assez. A sa mine, il ne reviendra plus. Il part en disant: "Et puis zut!"

—Et puis mange! répond la donzelle.

Toutes les situations se présentent:

—Veux-tu revenir à la maison? demandent ces gens à ce malade.

—Je suis bien là, vous ne m'aimez plus. Je préfère disparaître d'heure en heure.

—Tu es calme, tu vas mieux.

—Moi je vais mieux, c'est vous qui n'allez pas bien. Laissez-moi.

Sur le même banc, chanson différente:

—Je ne peux plus rester ici, emmenez-moi.

—Le docteur dit que tu n'es pas tout à fait guérie.

—Si, je suis guérie.

—Tu ne l'es pas encore. Sois raisonnable.

—C'est vous qui m'avez fait enfermer.

—Ne le fallait-il pas?

—Sans cœur, sans cœur, sans cœur!

C'est une jeune fille qui semble surtout avoir besoin d'une cure de tendresse.

Plus loin, une dispute s'élève contre un arbre:

—Enfin, dit un père à sa fille, me diras-tu pourquoi tu te bouches toujours les oreilles?

—Papa, c'est les tuyaux qui me traitent de vache!

* *

Un monsieur et deux petits garçons traversent la cour et prennent les escaliers des "payants". Ils viennent tous les dimanches. Au premier étage, ils tournent par le couloir B, puis ils entrent dans une salle. Ils en traversent quatre. Dans celle du bout, sont trois lits. Ils se dirigent vers l'un, ils s'arrêtent et se découvrent. Sous un voile de tulle, une femme, jolie et sans ride, dort à plat dans l'attitude d'une momie. Elle est d'ivoire. Son visage, immobile, respire une féroce méchanceté.

Le monsieur et les garçons sont du même côté du lit et regardent la morte vivante.

Une soeur vient:

—Toujours le même état, ma soeur?

—Toujours.

Cette femme n'est pas morte et ne dort pas.

—Si tu ne veux pas ouvrir les yeux, dit le mari, donne-moi ta main, tu toucheras les enfants, tu verras comme ils ont grandi...

Dans son sarcophage, la momie ne bouge pas. Le mari rabat le drap, prend la main de cette femme. Cette main est soudée à la hanche. Il fait un effort: il ne peut décoller le bras du long du corps.

—Vous amèneriez un cabestan, monsieur, vous le savez bien, vous n'y arriveriez pas, dit la soeur.

Depuis trois ans, elle est ainsi. Mille jours bientôt qu'elle n'a pas ouvert la bouche, même pour s'alimenter. On la nourrit par le nez, à la sonde. Pas un de ses muscles ne bouge. Quand chaque matin, on change son lit, il serait inutile de la saisir par les reins, un homme fort pourrait soulever tout le corps par les chevilles, elle se tiendrait raide, elle est de bois.

Le mari et les deux enfants, chapeau bas, veillent encore un moment, muets, près de ce faux cadavre.

Dehors on entend une voiture qui roule... L'idée vous vient que c'est le corbillard.

QUATRE DAMES ELEGANTES

Ce matin j'ai rendu visite aux "payantes".

Ce sont des dames qui ont "de quoi" et qui ne vont pas passer leur folie dans les quartiers des mal peignées.

On peut être folle, on sait tenir son rang.

Essayons nos pieds, nous entrons chez les démentes à bas de soie.

—Madame, je vous présente mes hommages.

La dame était à la porte de son petit salon. C'était une personne distinguée, grande et brune. Robe noire, souliers vernis, boucle de strass. Trente-cinq ans... sans être poli.

—Faites-moi l'honneur, monsieur, de vous asseoir dans ce fauteuil. C'est sans doute à M. le procureur de la République que...

—Oh! non, madame.

—C'est à son substitut?

—Pas davantage...

—Vous êtes l'envoyé des "Galerias des Dames", alors? J'ai commandé une chemisette, deux combinaisons de soie, une paire de souliers de ville, vingt écheveaux de soie pour ouvrage-main et cinq mètres de charmeuse. Les souliers de ville ne sont pas de ma peinture. Vous me facturez la chemisette 120 francs, alors qu'elle était portée 98 sur le catalogue. Votre charmeuse est bien... Je paierai pour la charmeuse, mais les combinaisons!...

Elle part dans sa chambre et rapporte les combinaisons.

—Ce sont des combinaisons pour les cuirassiers de Reichshoffen! Je suis grande, mais je suis mignonne! J'ai taille mannequin, monsieur. Je suis faite au moule. Vous m'envoyez des sacs. Ces combinaisons ne sont pas pour soeur Gabrielle la Tour! Si, hier, cette soeur ne m'avait servi de la cervelle au lieu de rognons et du fromage de chair humaine, en place d'un petit flan entier, je pourrais lui faire don des combinaisons. Touchez-les, ce n'est pas de la soie, c'est du beurre!

—Madame...

—Madame Amélie Parqueret, veuve de son mari, qui n'a pas laissé plus d'argent que de regrets. Or, la santé de Mme Amélie Parqueret exige un vin tonique, des viandes saignantes et de vieilles bouteilles. Le 17 novembre, on m'a servi trois boulettes de restes, des restes des folles de là-bas, qui ne savent pas manger dans la vaisselle, une sardine inférieure, du riz pierreuse et des châtaignes pour me cimenter le sang.

Or, une autre fois or, Mme Amélie Parqueret, veuve non joyeuse, demande que l'on ne se livre pas sur elle à des pratiques d'auscultation épidermique; de plus, que dans le jardin son fauteuil soit placé de telle sorte qu'elle n'ait plus à redouter les nausées que lui occasionne le fauteuil-balancoise de Mme Urbain, et je m'oppose à ce que l'interne suisse, Mme Verming, me joue à tout instant sur la tête la "Marche funèbre" de Chopin.

—Madame, j'ai bien l'honneur...

Je me suis levé, Mme Amélie Parqueret s'agrippe à mon bras.

—Et je demande d'être séparée à table de Mme Zémandel, dont je ne puis supporter l'odeur physique délétère, le nez en clarinette, le corsage épinard, et la poitrine désormais vide.

J'ai pu retirer mon bras, elle m'a saisi au poignet.

—Et j'offre! Et j'offre une prime de trois cent vingt ducats à l'homme qui s'en ira là-bas, au cimetière, sur la tombe de feu Parqueret, mon époux, et pendant une nuit entière, alors que hululeront les chouettes, lui fera, à la lueur d'une lanterne sourde, de terrifiantes grimaces au fond de sa juste tombe.

* *

J'ai pu m'enfuir de l'autre côté du jardin. La féroce veuve, accoudée à sa fenêtre, me fait des signes. Je disparaîs dans un pavillon. Mlle Escan m'attend. Cela sent bon, ici.

Dans un salon une jeune fille est debout. Son attitude est celle qu'elle aurait, en dansant une gavotte. C'est une D. P., une démente précoce et sa folie est à forme de maniérisme. Elle vient au devant de moi, glissant en cadence. A plusieurs reprises elle corrige d'un mouvement de pied une traîne "imaginaire" qui la suit mal. Son bras droit levé fait une anse. Son petit doigt, qu'elle affecte de détacher des autres, domine tout le sujet qu'elle compose. A trois pas de

moi, elle plonge en un profond salut de cour, puis elle se redresse et s'évente, avec un éventail "qu'elle n'a pas".

Ses mouvements dégagent le parfum dont elle s'inonde (six ou huit flacons par mois). Un sourire changeant passe légèrement sur sa figure, comme une eau limpide, mais diversement colorée, glisserait sur une plaque de verre. Tout à coup, l'eau ne glisse plus.

La force expressive du visage se concentre dans les yeux. La jeune fille me regarde "en coulisse", recule sur la pointe des pieds, puis, ayant mesuré la distance, doucement, de ses deux mains, elle me jette comme un cil. Alors elle éclate de rire. On ne règle pas mieux une scène au foyer de la danse.

Je m'incline, elle s'incline, je pars. Nous n'avons pas échangé un mot.

* *

Le docteur est dans le couloir. Nous pénétrons dans une autre chambre. Assise, sa tête posée mélancoliquement sur son poing fermé, une femme blonde, vêtue de vert, une croix d'or pendant à son cou, regarde le tapis.

Une religieuse est avec elle.

—Comment allez-vous ce matin, madame Germaine?

—Docteur, "il" ne veut plus me parler.

Le docteur demande à la soeur:

—Elle pense encore à son tapis?

—Tout le temps, docteur. Hier, nous sommes restées dans l'autre chambre. Toute la journée elle répète:

—Ouvrez la porte, ma soeur, que je voie mon tapis.

Il m'a fallu ouvrir.

—Il est triste, le tapis, aujourd'hui, m'a-t-elle dit, il ne me parle pas. Que lui ai-je fait?

—Voyons, madame, ce tapis ne peut pas vous parler, croyez votre docteur, qui est votre ami.

—Ah! il me disait de si jolies choses!

Un moment après, elle s'effondra sur ce tapis et pleura sur lui, douloureusement.

* *

Entrons dans la salle à manger de ces dames. Une pensionnaire déjà assise attend l'heure sainte. En voyant sa cliente, le docteur se boucha les oreilles.

—Bouchez! Bouchez! cela ne changera pas le fond de votre âme. Ah! Voilà ce que l'on appelle des docteurs! Pourquoi, au fait, n'avez-vous point de bonnet d'âne ce matin?

Le docteur fait un geste.

—Inutile! ne me touchez pas. Loin de moi, la bête. Moi qui avais en propriété toutes les Russies et le tsar pour régisseur; moi pour qui Guillaume II envahit la Belgique, afin de m'atteindre plus tôt et de me rendre mère d'un enfant-radium! A trois pas, je vous prie, manant, serf, moujik, nègre, docteur!

Et puis, enfin, quand allez-vous signer ma sortie?

—Je signerai votre sortie le jour où vous me direz: "Je me suis trompée, je ne suis pas la femme du roi Chilpéric".

—Ah! je ne suis pas la femme de Chilpéric? Si. Si. Si.

—Comment vous appelez-vous, exactement?

—Demoiselle. J'ai épousé Chilpéric. Je suis devenue duchesse de Magenta, et comtesse de Montalembert. Maintenant, Joffre et Saussier sont mes propres frères, je suis au Quirinal, aussi-je dis à Philippe d'Orléans.

—Cousin, tu es une belle branche! "Mais vous, vous êtes une tomate, un cochon, un..."

D'authentiques ordures sortent de la bouche de cette femme dont l'allure décelait la bonne éducation. Avant sa maladie, elle eût rougi des termes qu'aujourd'hui elle lance avec conviction. C'est qu'il n'est pas une femme bien élevée dont les oreilles n'aient été frappées, dans la rue, à l'office, par les mots interdits. Ces mots alors refoulés, remontent à la mémoire des démentes. De la bouche de dames du monde tombées dans la folie on entend les inconvenances les plus ébouriffantes.

—Allons, madame, ce langage ne vous convient pas.

—Le sang de mon honneur coule, anisi que celui de ma liberté. Si vous ne me donnez pas ma sortie, je l'aurai à coups de canon. Ah! Je le sais bien pourquoi vous me gardez!